

Les Tentatives contre l'Art littéraire

Louis
Mandine

Absent de Paris depuis quelques semaines, je ne suis pas en ce moment très au courant de l'actualité. J'ai appris cependant qu'un journal réactionnaire faisait une enquête sur la décadence de la littérature française. C'est sans doute la continuation de la campagne politique que nous avons déjà vu avorter.

Cette campagne a commencé par la publication du livre de M. Pierre Lasserre contre le lyrisme. Ce n'est pas par erreur que je dis : contre le lyrisme. Je sais bien que M. Lasserre affectait de s'en prendre spécialement au Romantisme; et nous serions d'accord avec lui s'il s'agissait de condamner l'exagération, le faux brillant, la débauche verbale et les autres défauts anti-naturels où un certain romantisme s'égara. Mais M. Lasserre laissa percer un tel parti pris dans ce livre, qui est d'un sectaire et non d'un artiste, que tous les lecteurs de bonne foi furent choqués : ils sentirent que si l'auteur en voulait tant aux romantiques, c'était surtout à cause de leur passion de la liberté, de leur sensibilité en révolte contre l'injustice, et enfin de leur lyrisme aux grandes ailes. M. Lasserre a horreur de la liberté, il n'entend rien à la sensibilité, confond, suivant le témoignage de ses amis, les *Nuits* de Musset avec un air de mirliton (1), et s'il admet que l'esprit ait des ailes, c'est à la condition qu'on les enferme dans une cage, où les ciseaux de la censure écourteront celles qui oseraient battre les barreaux.

Car c'est bien à la censure, c'est aux Pinards qui poursuivirent Flaubert et châtrèrent Baudelaire, que nous ramèneraient, en attendant mieux, les professeurs de l'*Action* dite française, ces illustres impuissants qui conspuent Verhaeren parce qu'il chante les forces modernes, qui repoussent Henri de Régnier parce qu'il est un artiste trop désintéressé, et qui ont imaginé de mettre la littérature au service de la discipline, de l'ordre moral, des bonnes mœurs, du coup d'Etat que la belle et intrépide Madeleine enseignait à ses petits amis, dans la boutique de la mère Carrandié.

Mais la littérature d'aujourd'hui aspire à un aristocratisme trop fier et trop élevé, pour que les écrivains et les artistes consentent à devenir les serviteurs des camelots politiques de

(1) C'est M. Jean-Marc Bernard qui le déclare dans la *Société Nouvelle*.

droite ou de gauche. C'est pour le y engager cependant que M. Henri Clouard, disciple et émule de Lasserre, a ouvert dans la *Phalange* l'enquête dont on a parlé un peu partout. Cette enquête, il n'a pas osé la formuler comme il aurait voulu. La question qu'il posa, n'étant pas franche, semblait puérile, ainsi que le fit si bien ressortir M. André Gide dans la *Nouvelle Revue française* de juin dernier.

« Il s'agissait de savoir une bonne fois si une « haute littérature » pouvait se passer d'être nationale ou si elle ne le pouvait point.

« La question me parut oiseuse.

« Il est possible d'imaginer un peuple sans littérature, un peuple sourd-muet pour ainsi dire, mais comment imaginer une parole qui ne soit pas l'expression de quelqu'un? une littérature qui ne soit pas l'expression d'un peuple?

« N'eût-il pas été plus intéressant, plus raisonnable, de demander si l'on pouvait oser appeler « haute littérature » quelque littérature que ce fût, qui ne présentât pas, en plus de sa valeur représentative inéluctable, un intérêt universel, c'est-à-dire tout simplement humain? — Il eût été facile alors de constater ceci, que je n'ai pas la prétention de découvrir : les œuvres les plus humaines, celles qui demeurent d'intérêt le plus général, sont aussi bien les plus particulières, celles où se manifeste le plus spécialement le génie d'une race à travers le génie d'un individu. Quoi de plus national qu'Eschyle, Dante, Shakespeare, Molière, Goethe, Ibsen, Dostoïevsky? Quoi de plus généralement humain? Et aussi de plus individuel? — Car il faudrait enfin comprendre que ces trois termes se superposent et qu'aucune œuvre d'art n'a de signification universelle, qui n'a d'abord une signification nationale, n'a de signification nationale qui n'a d'abord une signification individuelle.

« L'individualité, disait Hebbel, n'est pas tant un but qu'un chemin. Ce n'est pas le meilleur : c'est le seul. »

Vérité manifeste, mais que Lasserre et ses amis n'admettront jamais, parce qu'ils ont une arrière-pensée. Ils ne veulent pas que l'artiste soit libre, parce qu'ils veulent lui imposer les idées, les sentiments et jusqu'à la méthode qu'il lui sera permis de cultiver sous leur direction. *L'artiste est un esclave et ne doit qu'obéir.* Clouard a pourtant bien vu qu'il serait imprudent de préciser son intention en ces termes trop sincères, et c'est pourquoi il a enveloppé son enquête dans une équivoque, essayant de faire croire que cette enquête avait une fin littéraire, alors qu'en réalité elle avait seulement un but : l'utilisation et l'asservissement de la

littérature. Mais l'équivoque se rattache à notre lui. Même les écrivains sur lesquels il comptait et qui se sont sollicités, lui répondirent trop en littérateurs et pas du tout en lares humains, et c'est pour cela qu'il mit au bas des pages ces notes par lesquelles il s'efforçait de corriger l'erreur de ses correspondants, et d'aiguiller l'équivoque sur la voie où il désirerait la voir s'engager. Situation fautive et comique.

Malgré ses précautions, il n'en fut pas moins désavoué de toutes parts : désavoué par le directeur de la *Phalange*, désavoué par M. Henri Ghéon, qu'il avait eu pouvoir enrôler, désavoué implicitement par M. Adrien Mithouard qui, dans son article de l'*Occident* de juin, a fait voir que, s'il tait de la politique et s'il a sur certaines questions des principes très exclusifs, il n'en garde pas moins une conscience d'artiste.

Dans une petite revue qui confond le Parnasse avec les 415 maquis de la procédure, Clouard lui-même avoua « que tout cela était désolant. » M. Lasserre, voyant que l'équivoque avait mal réussi, jugea qu'il eût mieux valu être franc, et, dans le journal l'*Action Française* du 13 juillet, il reprocha à Clouard de n'avoir pas mis, dès le début, les points et même des coups de poing (pourquoi pas un coup d'épée) sur les i.

Ainsi échoua cette petite tentative contre l'inspiration, contre l'Art et contre le Beau.

Oui, contre le Beau ! Je ne fus pas surpris, pour mon compte, quand je lus cette notule de Clouard, sous la réponse que j'avais faite à son enquête et où je parlais de la « beauté nouvelle » :

« Ici, je réclame une définition. Car M. Mandin m'épouvante. Serais-je un bourgeois ? Ah ! dans ce cas, je n'en aurais donc que les inconvénients ! Mais il est certain que jamais je n'eus à m'agenouiller devant une *beauté nouvelle*. »

Evidemment, et je m'en doutais bien, parbleu ! Mais déclarer qu'on ignore la *beauté nouvelle*, c'est avouer qu'on ne sait pas ce que c'est que la Beauté ; car pour un artiste, la Beauté n'est elle-même qu'à la condition d'être toujours nouvelle, comme la Bérénice de Racine :

Depuis trois ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois la voir toujours pour la première fois.

C'est que, pour ses amants, la Beauté est une âme réelle, une réalité harmonieuse, mobile comme tout ce qui vit. Et de tout notre être, esprit, cœur et sens, nous la cherchons sans cesse dans les aspects changeants et infinis du monde et de la

vie. C'est pourquoi nous pouvons admirer à la fois Racine et Shakespeare, Dante et Platon. Mais comment des hommes qui ne conçoivent la beauté que par un raisonnement de leur cerveau, et non par un élan unanime de toutes leurs facultés, comment des hommes qui condamnent l'intuition et rechignent devant la sensibilité, comprendraient-ils cela ?

Aussi, ils ne comprennent pas. Ils ne comprennent pas que l'art et la beauté sont comme la nature, et que, s'ils ont comme elle besoin d'ordre et de proportions, ils sont comme elle infinis, que c'est là leur noblesse et leur essence, et qu'à vouloir les comprimer et les enterrer sous le poids et sous les méthodes des siècles défunts, on les tuerait comme des êtres privés d'air et de lumière.

Et cela est si évident que nos plus entêtés traditionalistes politiques, — ceux qui s'obstinent à vouloir ramener notre littérature au dix-septième siècle, parce qu'ils s'imaginent qu'en nous affublant des oripeaux des morts, nous rendrions la vie à la société et au trône de ce temps aboli, — ceux-là même confessent que l'art, ainsi enchaîné à des tombeaux, n'aurait plus qu'à mourir. C'est le plus fongueux, M. Jean-Marc Bernard, qui le dit en ces termes :

« Nous sommes condamnés à ne plus pouvoir dépasser le XVII^e siècle. *Nous n'écrirons plus désormais que quelques belles pièces d'anthologie.* A une autre littérature de devenir classique, de reprendre, poursuivre et développer l'œuvre d'Athènes.

« *Sachons alors mourir dignement.* Que nos derniers ouvrages aient au moins l'apparence de la solidité et de la proportion. Pour cela, avant de nous mettre à construire, retournons un instant nous retremper dans nos sources... »

Eh bien, non vraiment, nous ne voulons pas mourir et faire mourir la littérature. Nous tâcherons d'être de meilleurs Français que ces stériles agitateurs de l'*Action française*, professeurs d'esclavage et de découragement. Nous savons que, si notre époque est pleine de tristesses et d'affreuses iniquités, elle bouillonne de sèves qui ne demandent qu'à s'épanouir en fleurs et en fruits, en cette harmonie libre, diverse et féconde que les cerveaux arides de nos Lasserre prennent pour l'anarchie.

Nous, accepter que la Beauté meure, après avoir péniblement pondu « quelque belle pièce d'anthologie », aux pieds des vieux émasculés de l'Académie des Jeux Floraux ! Allons donc ! Nous sommes quelques-uns qui avons trop souffert pour